

Chroniques relanaises ¹

Yvonne Sixdenier et René Guillemenet nous livrent leurs souvenirs de jeunesse des années quarante et cinquante. Les trois premiers paragraphes relatent les expériences de René tandis que les suivants mêlent les propos de nos deux témoins.



Le moulin de Cosges

Mon père et mon oncle chargeaient des sacs de blé dans l'après-midi. On partait à la nuit, on traversait la route de Bletterans à Bellevesvre. Après on allait à travers champs, puis on passait par le bois nommé "Bois mal garni" et on retrouvait le chemin qui allait au petit Nance. On longeait l'étang "les Marais", puis un autre. On arrivait alors à la route de Bletterans à Saint-Germain-du-Bois. Alors là, stop ! Y'en a un qui faisait l'éclaireur... parce qu'il y avait des allemands dans le coin ! S'il n'entendait rien, il donnait un coup de sifflet. On arrivait au moulin vers dix heures et demie du soir. Le meunier nous attendait (il nous avait précisé avant quand nous pouvions venir), il passait le blé dans les cylindres et on repartait.

Une fois, on passait avec les bœufs le long d'un étang et on est resté embourbés. Il a fallu décharger plus de la moitié des sacs de blé, avancer la voiture un peu plus loin et tout recharger. Moi, j'avais dix ans et je m'en souviens.

Certains allaient à Villevieux, car c'était bien plus près, mais bien plus risqué, parce qu'on ne pouvait pas éviter Bletterans. C'est pourquoi on allait à Cosges, et en plus on était un peu parents avec les anciens meuniers. Grâce à ce système, on n'a jamais manqué de pain et on en même a donné. Mais il fallait quand même le faire et risquer d'aller au moulin, parce que si on s'était fait choper, on voulait pas rigoler !

Les avions américains

On était cinq ou six gamins, des voisins. Dans le temps, il y avait la vaine pâture dans les prés. A partir d'une certaine date, on pouvait mener ses bêtes dans les prés si on voulait. Un beau jour, à l'automne 44, une jeep arrive, des américains ! On avait presque pris peur. Ils ont "trafiqué" au milieu des prés, ont mis deux draps blancs face à face, puis un autre presque à la route. On se demandait ce qu'ils faisaient au travers des vaches. Tout d'un coup un petit avion est arrivé, il est allé tourner à l'autre bout du champ, a atterri et est venu jusque vers nous, sous le buisson. Et puis le deuxième est arrivé. Puis après un char d'assaut s'est placé dans les prés ; on ne savait même pas ce que c'était, nous, un char d'assaut. Après, ils sont descendus et sont venus vers nous, on avait peur. Ils nous ont demandé des oeufs, enfin ils se sont fait comprendre comme ils ont pu, parce qu'on comprenait rien, nous... Alors, on les a emmenés chez un voisin et ils nous ont donné différentes sortes de boîtes de conserve. On est redescendus dans le pré et ils nous ont ouvert des boîtes de saucisses. On en a mangé jusqu'à plus pouvoir... Ils ont donné les restes aux chiens. Ils sont restés le lendemain, repartis, revenus une deuxième fois et repartis définitivement. C'était soi-disant des petits avions de reconnaissance.

La foire de Mervans

On allait à la foire à Mervans. On se levait à deux heures du matin pour faire le travail, puis après on partait à vélo, vers cinq heures pour faire les vingt-sept ou vingt-huit kilomètres. On arrivait au début de la foire à sept heures. On achetait une paire de bœufs pour nous. Si on faisait affaire, on tâchait de partir pas trop tard. On s'arrêtait à Saint-Germain chez un nommé Darphin. On mettait les bœufs à l'écurie. On cassait la croûte vite fait, et puis on repartait comme ça à plusieurs, cinq-six parfois. Quand on arrivait à Sens, celui du village s'arrêtait... Là, on buvait un p'tit coup parce que les anciens disaient « *Oh ! Ben on va boire un coup à Sens* ». Les bêtes étaient toutes sur la route. Y'avait pas une auto qui nous embêtait dans le moment, rien. On reprenait la route, un autre s'arrêtait au Tarte et ainsi de suite. Un allait à Villeveux, un autre à Desnes. On était heureux, on était vraiment... Et puis ma foi, on arrivait là, chacun de son côté, à cinq heures et demie. C'était nuit l'hiver, bien nuit.

En fait, on allait à Mervans plutôt qu'à Bletterans parce qu'on trouvait des bêtes qui étaient souvent bien dressées et pas trop bien soignées, un peu maigres. Alors, elles 'profitaient' bien chez nous tout en travaillant. On achetait une paire de bœufs à peu près une fois par an. Mais j'en ai ramené pour son père [Mme Sixdenier], pour mon oncle...

A l'époque, j'étais jeune. Les anciens me disaient : « *Tu feras bien la route !* » Puis c'est tout. J'étais le gamin de la bande moi, dans le moment.

En fait, on ne savait pas qui on allait rencontrer à la foire. On partait chacun de notre côté. On retrouvait une connaissance qui nous disait : « *Tiens, t'as acheté. Eh ben, on va s'en aller ensemble* ». Y'avait pas de rendez-vous, rien. On connaissait tout le monde. On faisait équipe, quoi ! Des fois on était deux, des fois quatre-cinq, ça dépendait.

Le battage

On allait le matin de bonne heure chez le gars où était la batteuse. Le battoir, ça se faisait dans la cour, devant le hangar. On était une vingtaine, peut-être un peu plus pendant la guerre parce qu'il fallait lier à la main.

On buvait le café, puis on attaquait le boulot, quoi, jusqu'à huit heures et demie, neuf heures. On cassait la croûte, pâté, saucisse, beurre, lard, un peu de tout, quoi. On buvait parfois le café et la goutte (ceux qui en buvaient, moi, j'en ai jamais bu). Après on battait jusqu'à midi, ça dépendait : si c'était une bonne demi-journée, on allait jusqu'au bout, à une heure, une heure et demie. On mangeait, on filait chez le suivant et on recommençait. On n'allait pas dans toutes les maisons, il y avait les attirés. A partir des années soixante, seuls ceux qui n'avaient pas de moissonneuse batteuse participaient aux battages. Je crois qu'on a fini les battoirs en soixante-cinq.

Le battage, c'était une fête (Y.S.)

Le soir, quand on avait bien avalé de la poussière ben... on chantait. Le lendemain, il fallait se lever de bonne heure pour faire le boulot de la ferme avant de retourner au battoir pour cinq heures et demie six heures. Moi, quand j'étais tout seul, je me levais à deux heures et demie du matin pour faire le boulot. Et des fois, on se couchait à minuit... On dormait pas beaucoup. Mais j'sais pas, on tenait le coup, et puis on était bien. Ça durait entre douze et quinze jours (R.G.).

C'était beaucoup de travail aussi pour les femmes qui devaient préparer les volailles, les lapins, les légumes - oseille, tomates, haricots. Il fallait aussi faire de la place dans la maison pour mettre les tables des hommes. C'était pas chouette quand ils étaient partis ! Fallait nettoyer. Enfin, c'était comme ça. A la fin, quand même, on n'en pouvait plus (Y.S.).

Les veillées

On allait veiller parfois comme ça, sans être invité. Les hommes jouaient à la ‘bête’ (jeu de cartes), les femmes tricotaient des chaussettes. On causait. Les hommes étaient autour de la table, sous la lampe, les femmes dans un coin de la cuisine. Les gamins jouaient ensemble. Après, on buvait le café, on mangeait des marrons quand il y en avait.

Les veillées, c’était décembre, janvier, février. Après, c’était terminé.

Quand on n’était pas invité, c’était tout simple. Quand on l’était alors là, c’était un peu plus... comment je veux dire, c’était un peu plus important. Y’avait plus de choses, y’avait plus de casse-croûte...

Moi, je me souviens d’avoir été veiller à pied, à Bletterans, au Villarnier, chez un oncle, chez d’autres à Villevieux. Il fallait parfois une heure pour rentrer, avec la lanterne ! (R. G.)

La solidarité villageoise

De nombreuses personnes âgées vivaient seules. Chez nous, y’avait une vieille dame, elle venait tous les soirs. Si parfois on allait veiller, elle partait en disant : « *Ben vous allez veiller, je m’en vais* ». Elle revenait le lendemain soir. Moi, je la faisais jouer aux cartes quand j’étais gamin (R.G.).

Souvent, ces vieilles dames n’avaient pas beaucoup de bois. Alors elles allaient dans les maisons se chauffer un petit peu. Comme elles ne pouvaient pas le bois, elles le faisaient faire ‘à moitié’ et le gardaient pour se chauffer l’hiver. L’été, elles allaient avec leur charrette dans les bois chercher du bois sec pour alimenter le fourneau. Elles y allaient jusqu’à ce qu’elles n’en puissent plus (Y.S).

Il n’y avait pas de retraite. Ma voisine touchait peut-être vingt francs de la commune. Elle avait quatre poules, une mère lapine. Elle vendait les œufs et les ‘p’tiots’ lapins qu’elle avait élevés. Elle vivait comme ça.

Ces vieilles dames faisaient parfois quelques pommes de terre quand elles pouvaient. Elles allaient aussi travailler un peu chez les autres, on leur donnait des bricoles, des patates, des riens pour manger. Elles se plaignaient jamais (R.G.).

Une certaine nostalgie

Moi, ce que je regrette, c’est avec les voisins. On n’a plus de contact avec personne. Non, tout un chacun est chez soi. C’est vrai qu’il y a ces télévisions qui font beaucoup de mal. Et puis, c’est plus du tout pareil. Même les gamins ne vont plus ensemble (Y. S.).

Chez nous, quand il pleuvait, on faisait des gaufres, et quand les ‘p’tiots’ rentraient de classe, on leur en donnait chacun une. Parce qu’il y en avait pas mal qui montaient chez nous. Moi, je dis qu’on était heureux, parce qu’on était ensemble, on s’entendait bien. Dans le moment, si y’en avait un qu’avait pas fini de faner, on allait l’aider à finir ou inversement. Maintenant... Et puis on se rendait service gracieusement. Maintenant, y’a que l’argent qui compte. Quelqu’un qui fait quelque chose, il faut le payer. Nous, on a du mal à se faire à ça, quoi. Parce que ramasser, rentrer, je sais pas, sept-huit voitures de bois pour des gens qu’avaient pas d’attelage, ou n’importe, on faisait pas payer. On mangeait à midi, mais c’était pas question d’argent. Alors des fois, le gars revenait nous aider une journée ou deux (R. G.).

Yvonne Sixdenier et René Guillement
Relans
Mars 2016

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES). Texte rédigé d’après les propos d’Yvonne Sixdenier et de René Guillemet, et retravaillé par le comité de lecture de la CCBR.